

## L'art cambodgien moderne

---

Il est un côté de la race Cambodgienne actuelle dont, à mon avis, on ne s'est pas suffisamment occupé jusqu'ici et qui est encore sinon méconnu du moins mal connu. C'est le côté artistique.

On a une tendance trop générale à considérer le cambodgien comme un être de race dégénérée ? absolument bon à rien et dont il est impossible de tirer quoi que ce soit. Il est évident que ce dernier est de sa nature assez indolent et apathique et que, favorisé par un sol et un climat qui lui permettent de vivre avec le minimum d'efforts, il ne présente aucune aptitude spéciale pour le commerce et l'industrie.

Mais de ce que le Cambodgien fait un boy détestable, un coolie médiocre ou un mauvais commerçant, il ne s'ensuit pas que toutes les branches de l'activité humaine lui soient à jamais interdites. Le Cambodgien montre un penchant et des dispositions naturelles très marquées pour tout ce qui concerne les arts plastiques et la décoration ; il suffirait d'encourager et stimuler ces dispositions, d'éveiller et développer chez lui le sens artistique pour obtenir, j'en suis sûr, des résultats très satisfaisants. Malheureusement on a la déplorable habitude d'opposer au Cambodgien actuel le Cambodgien de jadis, le Khmer comme l'appellent des gens mal informés qui font de ce mot un usage inexact. En effet, si nous nous reportons à l'étymologie du mot, le terme Cambodgien vient de Kambuya qui sert à désigner les fils de l'ancêtre Kambu, chef mythique des conquérants qui vinrent s'établir dans cette partie de l'Indochine vers les premiers siècles de l'ère chrétienne. C'est à ces fils de Kambu qui composèrent l'aristocratie et la classe dirigeante d'alors, que sont dus les monuments et l'essor de civilisation qui constituent la période glorieuse de l'histoire du Cambodge ; au contraire, les khmers, peuplade autochtone et conquise par l'élé-

ment hindou, ne collaborèrent avec eux que comme esclaves et ouvriers. Je dois ajouter qu'aujourd'hui le mot Khmer sert à désigner d'une façon générale toute la race Cambodgienne.

Quoi qu'il en soit, quand on parle de l'art Khmer il est question des époques disparues où cet art atteignit à son apogée et dont les monuments d'Angkor perpétuent le souvenir.

Nombreux sont les ouvrages où cet art du passé est décrit, analysé, commenté à grand renfort d'érudition et d'archéologie mais où le côté artistique pur reste un peu effacé. Délaissant pour une fois les blocs en ruines outragés par le temps et sous ces vestiges des époques disparues je resterai en plein vingtième siècle et c'est d'artistes encore vivants, capables de produire, d'évoluer, de se perfectionner ou de dégénérer suivant les cas que je veux m'occuper ici.

Beaucoup de gens — de bonne foi sans doute mais incapables d'apprécier une œuvre d'art qui n'a pas encore été classée et cataloguée dans un musée — vont répétant à tous les échos que le Cambodgien moderne ne produit plus rien qui vaille.

Evidemment, si on juge de l'art Cambodgien par les produits exposés récemment au théâtre de Saigon où se mélangeaient de façon hétéroclite des influences du plus mauvais goût Annamite, Chinois et Européen, on peut avec raison classer cet art à côté de l'art indigène des Papous ou des nègres de l'Afrique centrale. Aussi n'est-ce pas là que j'irai chercher mes exemples, sinon pour déplorer la fâcheuse pente qui va entraîner l'art Cambodgien à une perte irrémédiable.

Je voudrais essayer de prouver que les obscurs artisans qui vivent dans la brousse, misérablement cachés dans quelque humble bonzerie perdue, comme il m'a été donné d'en voir pendant mes séjours au Cambodge, ne sont pas absolument indignes de leurs ancêtres qui sculptèrent les murs d'Angkor. D'ailleurs à qui m'objecterait le déclin et l'infériorité de ces artisans modernes je répondrais par le vers de La Fontaine :

« Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré ».

A l'heure actuelle l'art occidental est fortement imprégné d'individualisme, chacun cherchant à se dégager des lois et formules de la tradition pour affirmer, voire même exagérer sa personnalité avec ses défauts et ses qualités ; on veut avant tout être soi-même en dehors de toute école et de tout milieu. De là certaines tendances outrancières dont la peinture et la sculpture nous ont donné des

exemples récents aux expositions annuelles de Paris et qui font la joie du bon public. Les résultats sont très discutés et il ne saurait être question d'émettre une opinion car ce sont là des essais et non des réalisations : le mouvement artistique a subi lui aussi les lois d'évolution qui ont transformé si complètement la vie moderne.

Il est donc compréhensible que toutes ces manifestations d'art ne soient pas encore au point, et un jugement définitif ne pourrait être que hasardé et téméraire.

D'ailleurs quand il s'agit d'esthétique, on semble oublier trop facilement que la beauté n'est pas une et que chaque race en possède un type qui procède à la fois de son climat, de sa religion et de son ethnographie. Cela est surtout sensible chez les peuples où l'évolution des mœurs a été moins rapide et chez qui persistent encore les anciennes coutumes d'autrefois ; c'est le cas pour le Cambodge qui, n'étant pas placé sur la route des grandes navigations, a subi moins d'influences étrangères et est resté fidèle aux traditions malayo-hindoues qui l'ont pénétré.

Chez le peuple Cambodgien, contrairement à ce qui se passe dans nos pays occidentaux, l'art n'a pas cessé d'être une émanation collective ; il est anonyme, traditionnel et semble figé dans des formules qui vont se répétant sans cesse au risque de s'appauvrir. Mais l'ignorance des artistes Khmers, livrés à eux-mêmes, sans encouragement, ni direction, fait une nécessité de ces canons et dogmes auxquels ils restent astreints et cela seul a pu laisser subsister un art local.

L'art décoratif Cambodgien, indépendamment du caractère absolument particulier et unique au monde qu'il présente, sans parler même de l'intérêt historique qui s'y rattache, peut encore se défendre par lui-même et par sa valeur propre.

C'est ce que je vais essayer de faire en groupant et résumant les observations que j'ai faites au Cambodge.

L'artiste Khmer a une vision spéciale des choses, des lignes et des couleurs ; il ne se sert de la nature qu'il a sous les yeux que comme d'un temple pour vagabonder dans les limites les plus extrêmes de la fantaisie. Bien souvent le point de départ même reste obscur ; est-ce la plante, l'animal ou la géométrie pure qui sert de base à telle conception ornementale qui décore un pignon de pagode ? On ne saurait le dire mais, et c'est là l'important, l'en

semble est heureux, les courbes en sont gracieuses et il se dégage une grande harmonie décorative de l'aspect général. Le Cambodgien est avant tout et surtout décorateur ; copier la nature est une besogne dont il se soucie peu et il lui suffit de voir dans les contours des objets ou des êtres un prétexte à rinceaux, allégories ou arabesques.

J'ai souvent été témoin de la spontanéité et de la facilité dont font preuve les Cambodgiens dans leurs manifestations artistiques et cela, dans des endroits où l'on ne s'attendait guère à les rencontrer.

Visitant, par exemple, la prison de la ville de Pnom-Penh j'ai pu voir, tracés sur le sable même de la cour, des dessins exécutés par des prisonniers indigènes où l'on retrouvait cet heureux agencement des courbes et des lignes qui se remarque dans tous les dessins Khmers.

En somme, tout est prétexte pour les cambodgiens à décoration et ornementation ; quiconque a assisté à l'une de ces fêtes populaires, si fréquentes dans les bonzeries ou au Palais royal, a été frappé par architectures découpées et hardies des chars, édifices ou animaux fantastiques que les indigènes réalisent au moyen d'une simple armature de bambous recouverte de papiers dorés ou d'étoffes de couleurs garnies de clinquant.

Si de près l'effet est un peu grossier, de loin tout cela se fond et s'harmonise pour réaliser un ensemble gracieux.

Le costume même du Cambodgien (je ne parle nullement du costume d'apparat porté par les danseuses royales) est plein d'élégance et d'originalité ; c'est d'ailleurs le costume exact des dieux hindous représentées sur les bas-reliefs des temples de l'Inde et qui se compose de deux pièces d'étoffe, l'une pour le haut du corps qui est une sorte d'écharpe et l'autre pour le bas, sampot ou langouti. Les tons multicolores mais nuancés avec goût de ces vêtements font des foulés Cambodgiennes un tableau chatoyant auquel le soleil prête l'éclat de ses rayons (1).

---

(1) Il est désolant de constater que de plus en plus la grande tunique chinoise ou annamite — que d'aucuns trouvent plus décente — remplace pour les cambodgiens l'écharpe.

Mais c'est surtout dans la construction des pagodes que le talent décorateur du Cambodgien trouve une utilisation ; la silhouette des pagodes empruntée à ses toits superposés et couverts de tuiles vernissées aux couleurs éclatantes une beauté réelle où la ligne est toujours très heureuse. Le bois sculpté y joue un rôle important ; abouts de pigeons, faitages, flèches, frontons se profilent sur le ciel en contours déchiquetés ; des colonnes extérieures soutiennent le débordement de la toiture au moyen de consoles dont le motif est le plus souvent soit le Naga, soit le Garouda, ces deux modèles admirables d'animaux stylisés. Il est dommage que la qualité tout à fait inférieure des matériaux utilisés rende la durée de ces constructions des plus éphémères.

Considérons maintenant la peinture, en nous plaçant toujours au point de vue décoratif pur. Je prendrai comme exemple les peintures murales qui entourent à PhnomPenh la Cour intérieure du Vat Pha Keo dans l'enceinte du Palais royal et qui représentent sur une longueur de près de 500 mètres les péripéties de la version cambodgienne du Ramayana.

Evidemment ces peintures ne sont pas exemptes de monotonie ; les mêmes scènes, les mêmes poses les mêmes gestes, les mêmes groupements d'individus se reproduisent de façon fastidieuse. La convention y règne en maîtresse ; les êtres y sont divisés en catégories bien distinctes : Yeaks ou géants, hommes, singes, princes et princesses ; mais il est absolument impossible de distinguer dans ces catégories un géant d'un autre géant, un singe d'un autre singe, un prince d'un autre prince autrement que par la couleur du vêtement et du visage. C'est ainsi que l'on voit, au mépris de toute vraisemblance des figures de princes vertes, rouges ou bleues dans le but unique de distinguer les uns des autres, les différents héros.

Si l'on analyse un de ces personnages que le peintre Cambodgien a peints à la détrempe sur la muraille après les avoir dessinés au trait, on se rendra compte du principe qui constitue le fond de toutes les compositions Khmères. Un des motifs les plus caractéristiques en ce sens est peut-être la tête des géants ; à première vue on n'a que très vaguement l'impression d'une boîte crânienne revêtue de chair et de muscles, il faut même un peu d'attention pour reconnaître ce qui forme le nez, la bouche ou l'oreille parmi cette complication de lignes déchiquetées et flamméolées.

A peine le globe de l'œil et les dents peuvent-ils se lire assez clairement parmi cette exubérance d'ornements. Néanmoins, l'aspect décoratif de la tête, féroce et comique à la fois, n'est ni déplaisant ni choquant.

Il en est de même pour tous les personnages et animaux fantastiques représentés dans cette longue suite d'illustrations du poème de Valmiky. Partout le même motif flamméolé et déchiqueté se répète, partout la ligne se retourne et se cabre en courbes élégantes. L'artiste qui exécuta ces peintures n'a eu en vue que de combiner et équilibrer pour l'œil des masses et des motifs présentant un ensemble agréable à regarder ; c'est d'ailleurs d'une esthétique analogue que procédaient nos anciens artistes du moyen-âge quand ils composaient des cartons de tapisserie ou peignaient des miniatures.

En résumé en acceptant l'art khmer tel qu'il subsiste de nos jours chez le peuple cambodgien et non revu et retouché maladroitement par des correcteurs plus zélés qu'expérimentés, cet art tout dégénéré qu'il soit, pourrait alimenter de motifs décoratifs des industries telles que la céramique, la menuiserie la marquetterie les papiers peints, les vitraux la bijouterie, la broderie, etc. On pourrait en puisant dans l'art khmer trouver des modèles intéressants qui enrichiraient d'autant la décoration occidentale moderne.

Qui sait ? Tout étant affaire de mode dans ces sortes de choses il se peut même que le « genre khmer » vienne remplacer dans nos salons mondains le style cannois, arabe ou persan et fasse fureur pendant quelque temps. En admettant que l'art pur n'eut rien à y gagner, car dès que le mobisme ou la mode s'emparent de quelque chose il est rare que ce soit pour l'embellir, au point de vue économique il y aurait là un débouché intéressant qui ne pourrait certainement que favoriser l'essor productif de notre colonie.

On se laisse trop facilement hypnotiser et fasciner par les splendeurs maintes fois décrites des monuments d'Angkor : l'admiration pour les susdits monuments, soigneusement entretenue et excitée dans le public par les guides, annonces et réclames de toutes sortes, fait tort aux modestes artisans cambodgiens encore vivants dont personne ne parle et dont on ne daigne pas regarder les œuvres.

L'art au Cambodge pour tout le monde est représenté par Angkor et le présent est totalement délaissé ou ignoré.

Et pourtant je me souviens un jour avoir vu dans une cour de pagode un sculpteur indigène qui taillait dans un linteau de pierre un motif de rinceaux encadrant un masque de Rahou dont l'œuvre aurait pu prendre place sans déchoir à côté de n'importe quelle sculpture de ses illustres ancêtres.

Nul doute que, si l'on eut trouvé ce bloc de sculpture rongé par la mousse, ravagé par le temps et catalogué dans un musée, tout le monde se fût épuisé en louanges et émerveillé sur l'habileté des artistes du temps jadis!...

Se tourner vers le passé, restaurer des ruines, admirer les artistes défunts, c'est fort bien, mais ne serait-il pas encore mieux de rechercher ce qui en peut subsister dans la race actuelle et s'occuper à en aider la renaissance.

Il ne faudrait d'ailleurs pas se dissimuler les difficultés à vaincre pour y parvenir : l'enseignement artistique reste encore à créer au Cambodge et devant la rapidité de la décadence que l'on constate dans l'art cambodgien moderne depuis quelques années il est permis de se demander avec inquiétude s'il n'est pas trop tard pour le sauver du péril qui le menace.

Mr Albert de Pourville protestait dans un article contre les exigences des acheteurs pressés et les appâts d'un lucre facile obtenu par un travail médiocre qui poussait les ouvriers indigènes à négliger leurs productions ; Il n'est que temps de se hâter si l'on ne veut pas voir disparaître à jamais les restes d'un art déjà sur son déclin.

H. MARCHAL.